



PROJECT MUSE®

Communicating Europe. Technologies, Information, Events by
Andreas Fickers et Pascal Griset (review)

Patrick Fridenson

Le mouvement social, Numéro 268, juillet-septembre 2019, pp. 176-178 (Review)

Published by Association Le Mouvement Social



➔ For additional information about this article

<https://muse.jhu.edu/article/746810>

fait le plus d'efforts pour adapter ses propositions à la variété des intérêts des acteurs. Après avoir conduit des observations dans les usines et dans les administrations à tous les niveaux, il a révisé à plusieurs reprises son projet, en prenant systématiquement en compte les critiques et les doutes de ses interlocuteurs. Mais le coût exorbitant du projet ainsi que la concurrence entre le ministère des Finances et la Direction des statistiques ont anéanti son travail. En 1963, le Politburo a retenu la partie technique du projet (la mise en réseau informatique de l'économie), mais la réforme sous-jacente de l'économie a été reportée à plus tard. Pendant des années, Glouchkov s'est contenté d'élaborer des modèles mathématiques microéconomiques. L'apparition de l'Arpanet a remis le projet à l'ordre du jour : il est déclassifié en 1977. Toutefois, l'arrivée des ordinateurs personnels étrangers et la perestroïka ont fait oublier le projet OGAS. Le réseau a fini par être mis en place et être connecté au réseau global.

Cet ouvrage est une contribution majeure à plusieurs historiographies. Premièrement, il apporte beaucoup aux études des sciences et des techniques, car il permet de replacer l'Union soviétique dans l'histoire générale de l'innovation et des techniques de l'information et de la communication, tout en remettant en question les rapports présumés entre le politique et les techniques. Deuxièmement, il prolonge des débats internes à l'histoire de l'URSS, en dépassant notamment la controverse fameuse entre ceux qui considèrent que l'Union soviétique était un État moderne et ceux qui défendent le poids des structures et des pratiques dites « traditionnelles » dans son fonctionnement. Comme le montre Benjamin Peters, la modernité, à savoir la dissociation du temps et de l'espace, la délocalisation des rapports sociaux à l'aide des outils techniques et l'usage réflexif de nouveaux savoirs par les acteurs, était tout à fait compatible avec les relations sociales fondées sur des réseaux informels et le contournement de la hiérarchie officielle. Troisièmement, le livre interroge à nouveaux frais les définitions du privé et du public, ce qui le rend particulièrement intéressant pour les historiens des entreprises. L'Internet soviétique n'a pas vu le jour, mais l'étude des enjeux qu'il a soulevés nous apporte des connaissances précieuses.

Larissa ZAKHAROVA

Andreas FICKERS et Pascal GRISET, *Communicating Europe. Technologies, Information, Events*, Londres, Palgrave Macmillan, « Making Europe », 2019, 486 p. Préface de Johan Schot et Philip Scranton.

Ce livre sur l'histoire des réseaux à distance, du télégraphe à Internet, qui sont venus irriguer l'Europe et la relier au reste du monde par d'autres voies qu'auparavant, est lui-même issu d'un réseau international : celui-ci a été constitué en 1998 par des historiens hollandais sous le nom « Tensions of Europe » pour développer l'approche sciences-technologies-société en Europe, en liaison avec les études sur l'innovation et en faisant appel de surcroît à des compétences du monde entier. Les travaux menés dans les « noyaux » qui se sont formés au sein de ce programme ont donné naissance à une série de six volumes très neufs sur l'histoire de différentes technologies en Europe de 1850 à 2000, comme étant au fondement et au cœur de l'Europe contemporaine, de son monde social et culturel et de l'évolution de sa place dans le monde. D'où le titre de la série : « Making Europe ».

Le présent livre est le sixième et dernier de la série. Axé sur les flux de moyens de communication et les significations des flux d'informations, il cerne à la fois le temps long : les transformations de fond, et le temps court : les principales crises technologiques et les moments d'innovation. Il s'agit à la fois de couvrir les différentes technologies, les différents pays d'Europe et les différentes périodes au cours d'un

long XX^e siècle, beaucoup plus long que « l'âge des extrêmes » d'Eric Hobsbawm. Les auteurs répondent à ce défi par un découpage en huit chapitres thématiques, dont la succession est pour l'essentiel chronologique. Leurs titres disent l'ampleur des thèmes abordés et la perspective globale, inspirée du grand historien américain Thomas Hughes.

Les deux premiers chapitres donnent priorité à la nation et au XIX^e siècle. Ils commencent par la question « Qui a la responsabilité ? », en montrant qu'entre l'État et l'initiative privée, il y eut une construction partagée des réseaux de nouvelles technologies, du télégraphe au téléphone et à la TSF (la radio), mais débouchant sur une économie politique incertaine. Puis ils abordent la géopolitique de la communication avec l'édification des réseaux internationaux de télécommunications, où rationalité économique, préoccupations militaires et utopies pacifistes se rencontrent à l'âge des Empires. Le troisième chapitre porte sur la technodiplomatie européenne, jusqu'à la guerre froide, pour établir des standards et des règles en matière de télégraphe, de radio, de télévision. Ensuite, les auteurs se consacrent à « l'expérience médiée de l'Europe », c'est-à-dire à la présence des usagers des TIC dans la construction d'un espace de communication européen, de la langue télégraphique à l'Eurovision. De là, ils en viennent aux retombées transfrontières de la communication et à ses remises en cause technopolitiques, des brouillages entre radios aux succès des stations périphériques, de l'écoute et du visionnage de programmes occidentaux par « des millions d'usagers » en Europe centrale et orientale communiste aux hackers de l'Est comme de l'Ouest, oscillant entre contre-culture ludique, engagement civique et cybercriminalité. Le chapitre suivant traite de la « proto-numérisation de la société » en Europe, en présentant la diversité des trajectoires suivies par les différents pays en matière de traitement de l'information, donc d'ordinateurs et de semi-conducteurs, et la montée de l'hégémonie américaine. L'avant-dernier chapitre porte sur les relations entre « la convergence numérique et le néolibéralisme dans l'Europe de la fin du XX^e siècle », couvrant aussi bien le relatif déclin européen que la question du contrôle de l'information face aux ordinateurs personnels et à la Toile. L'ultime chapitre est plus social et culturel. Il est intitulé « Accélération, mobilité et rhétorique de la nouveauté ». Si, dans ce chapitre, la critique de la « rhétorique de la nouveauté » est tout de même assez proche du livre de l'historien anglais David Edgerton qui a revalorisé l'analyse des usages collectifs et la variété des technologies³, les deux auteurs ne surprennent pas en se centrant sur le récent « alignement historique et pouvoir symbolique des médias » électroniques et de la mobilité, puis en caractérisant notre époque par le passage de la « mobilisation privée » à la « privatisation mobile ».

Même s'il y a quelques lacunes surprenantes dans la vaste bibliographie (sur l'Italie, l'Allemagne de l'Est, la France : Marie Carpenter, Isabelle Gaillard, Thomas Grossmann, Heather Gumbert, Peppino Ortoleva, etc.) ou quelques scories (par exemple l'historienne britannique Gillian Cookson se voit dotée d'un prénom masculin), il ne fait aucun doute qu'il s'agit, comme les précédents ouvrages de la série, d'un livre important. Il combine les recherches propres des deux auteurs, la nécessaire synthèse des travaux des autres chercheurs et une interprétation d'ensemble distinctive et forte reliant infrastructures, politique, technologie et culture. L'ouvrage est servi par quatre-vingt-onze illustrations en noir et blanc accompagnées de copieuses légendes, qui souvent ajoutent au texte (la table de ces illustrations p. 457-462 est un véritable régal), ainsi que d'un index.

L'un des résultats majeurs de ce volume, souligné dans la conclusion générale, est de mettre en évidence que le développement des TIC ne produit pas seulement

3. Trad. fr., *Quoi de neuf? Du rôle des techniques dans l'histoire globale*, Paris, Éditions du Seuil, 2013.

une « intégration cachée » entre Européens. Il contribue tout autant à placer les Européens dans des dilemmes à répétition : ils sont longtemps parmi les sources principales des dynamiques de l'information et de la communication, utilisant la force de l'État pour soutenir l'innovation, et malgré tout, finalement, ils perdent du terrain par rapport aux acteurs des autres continents. Une partie des individus et des groupes sociaux dominés d'une part, des entreprises et des militaires d'autre part, profitent des occasions offertes par les TIC, et peuvent y construire une participation active. Mais on peut trouver dans le livre bien des éléments suggérant que la contrepartie fréquente semble en être d'autres contraintes, des « côtés obscurs » et des coûts sociaux. Les TIC permettent certes la circulation de cultures nouvelles et un élargissement des possibilités de coopération intra- et extra-européennes, mais les politiques à l'échelle de l'Europe ne sont jusqu'ici pas à la hauteur des géants étrangers du numérique et des grandes nations extérieures, tandis que bien des acteurs rêvent toujours de blocage et de contrôle. Le triptyque informer, éduquer, distraire est inventé par un entrepreneur privé américain en juin 1922, et repris en Europe par la BBC, mais bientôt Américains et Européens n'y mettent pas le même sens (p. 209). C'est ainsi le thème de la double identité des Européens en la matière que le livre suggère en définitive.

Patrick FRIDENSON

Camille PALOQUE-BERGÈS, *Qu'est-ce qu'un forum internet ? Une généalogie historique au prisme des cultures savantes numériques*, Marseille, OpenEdition Press, « Encyclopédie numérique », 2018, 114 p.

Les listes électroniques, c'est-à-dire une forme de forum utilisant l'envoi d'e-mails groupés à une communauté d'utilisateurs inscrits, constituent un mode de communication médiée par ordinateur devenu banal depuis longtemps (tout lecteur de cette recension est très probablement abonné à au moins une telle liste !). Mais il s'agit aussi d'une forme persistante, malgré l'avènement des technologies du Web 2.0, consacrant ce qui a été nommé « les réseaux sociaux ». Très présentes, notamment en milieu académique, ces listes rassemblent des communautés professionnelles ou d'intérêt thématique.

L'ouvrage de Camille Paloque-Bergès se propose de mieux faire comprendre l'importance de cet outil devenu banal en en dessinant une généalogie, qui souligne en quoi son histoire est à la fois savante, technique et sociale. L'ouvrage traite principalement des forums savants, l'une des thèses du livre étant que les forums en général ont pour ancêtres les forums savants, c'est-à-dire ceux qui résultent d'une double culture ingénierie/académique, sociale/technique et, dans leur préhistoire, des formes techniques d'échange dans l'informatique. C'est en ce sens que la généalogie historique proposée des forums se fait « au prisme des cultures savantes numériques », comme le précise le sous-titre de l'ouvrage.

L'auteur montre en effet le rôle primordial des listes dans l'histoire de l'Internet, leur importance dans l'accroissement et la diversification de ses usages. Elles ont ainsi façonné les cultures des utilisateurs, en formant les « netizens » de la « société de l'information » à l'administration de leurs outils de communication spécifiques. Plus généralement, cette généalogie des listes montre l'importance, dans une période récente, de l'ingénierie dans la production du savoir, les outils de la communication numérique des savants ayant été façonnés par les communautés de l'informatique qui les ont conçus et utilisés de façon pionnière. Les listes constituent aussi des arènes savantes, lieux de débats et d'interactions sociales entre savants, qui témoignent d'une façon particulière d'organiser la science. En ce sens, les listes sont envisagées